Un drame atroce entre amants

Blessé par son amie, il la tua à coups de révolver et de couteau

Montpellier, 27 mai. — A Pouzols, près de Béziers, la femme Munoz a tiré un coup de revolver sur son amant nommé Garcia Vicente, qu'elle blessa grièvement.

Celui-ci réussit à désarmer la femme Munoz ,lui brûla la cervelle à bout portant puis la larda de coups de couteau. On ne releva qu'un cadavre.

Vicente a été transporté à l'Hôpital dans un état grave.

Les explosions de munitions font de nouvelles victimes

On mande de Thoune que vendredi soir, à 7 h. 45, s'est produit une explosion au dépôt de munitions de Lerchenfeld. L'explosion a été formidable et pas une maison de Lerchenfeld n'est demeurée intacte.

Il y a deux morts, deux enfants qui jouaient non loin du dépôt et, en outre, un compte une quarantaine de personnes blessées, dont quelques-unes grièvement.

Le commandant de place a organisé les secours.

D'autre part, on signale de Mayence qu'une forte explosion s'est produite également, vendredi, à Schlebusch, près de Cologne, dans une fabrique chimique. Une dizaine d'ouvriers seulement étaient présents. Il y a eu cinq tués et plusieurs blessés, dont un grièvement.

Les causes de l'accident n'ont pu encore être établies.

L'INCENDIE DE LA FERTE A DETRUIT 280.000 OBUS

Moulins, 27 mai. — L'incendie qui a éclaté dans l'entrepôt de munitions de la Ferté-Haute-Rive, est presque complètement éteint aujourd'hui. Quelques explosions intermittentes se produisent encore.

Au total, 280.000 obus asphyxiants ont été détruits par le sinistre, mais aucun cas d'indisposition, même légère, n'a été relevé par la populations environnante.

UN OBUS TUA QUATRE PERSONNES ET EN BLESSA DEUX A WARNETON

Un camion automobile transportant des obus récupérés roulait sur la route du Pont-Rouge, à Warneton (Belgique). lorsqu'à un moment donné, un obus tomba et explosa tuant un fermier et ses deux filles qui se reposaient sur le bord de leur champ et blessant trois autres personnes dont le conducteur qui a succombé à ses blessures.

Le ministre des R. L. va venir à Douai et à Valenciennes

M. Reibel, ministre des Régions libérées, arrivera à Douai demain lundi par le rapide de 10 h. 40.

Le ministre se rendra directement à l'Hôtel de Ville où il recevra dans le salon blanc les autorités civiles et militaires.

M. Reibel visitera ensuite les baraquements et différents ouvrages d'art construits dans la région.

Il s'arrêtera également à Valenciennes où il arrivera à 16 h. 30.

Le Président du Conseil a reçu les représentants des Houillères

Paris, 27 mai. — M. Raymond Poincaré a reçu ce matin, le maréchal Joffre, M. Bonnart, ambassadeur extraordinaire près le Saint-Siège, M .Charles Laurent, ambassadeur à Berlin; M. Le Trocquer, accompagné de M. Boudenoot, sénateur, et des représentants des houillères du Nord et du Pas-de-Calais; enfin, une délégation de l'Association fraternelle des chemins de fer.

LE DRAME QUOTIDIEN

Rochefort, 27 mai. — Emile Corbineau, 52 ans, charpentier à Port des Barques, vivait depuis la mort de sa femme avec une veuve de guerre, à qui il avait donné ce qu'il possédait.

Celle-ci ayant menacé de le quitter, il l'a tuée d'un coup de fusil et s'est ensuite suicidé en se pendant.

Les deux enfants de la veuve se sont enfuis chez les voisins. Le parquet de Marennes enquête sur ce drame passionnel.

Le dernier soldat de Napoléon veut prendre du repos

Selon le « Daily Express », le sergent Jean Krasinski, qui affirme avoir pris part dans les rangs de la Grande Armée à la bataille de la Bérésina et qui prétend être le dernier survivant des soldats de Napoléon, a pris la décision de terminer tranquillement ses jours à Posen et de prendre le repos que ses cent trente-deux années méritent, certes, pleinement. Son épouse est morte l'année dernière en Russie, elle n'était âgée que de 98 ans !...

Comment un mineur lorrain est devenu milliardaire

Quel âge a-t-il ce Monsieur qui se promène seul, inaperçu dans le hall de ce palace parisien ?

Soixante-deux ans. Nul au monde ne lui donnerait plus de quarante ans, il n'a pas un cheveu blanc, il rit de toutes ses dents naturelles. Un vêtement, une chaîne de montre comme un propret petit bourgeois endimanché de chez nous.

« Je suis né, déclare-t-il, à Hayange, à l'époque où ce village lorrain était sous le joug allemand. On m'appelle aujourd'hui John P. Kolla et je travaillais depuis mon enfance comme ouvrier mineur, aux mines de fer, des usines de Wendel.

A 20 ans (c'était en 1880), pour ne pas servir dans l'armée allemande, je suis parti avec ma fiancée (que je ne tardai pas d'épouser) et nos deux familles pour Massillon, dans l'Etat d'Ohio aux Etats-Unis. J'y travaillai, plusieurs années, toujours comme ouvrier mineur, mais dans les mines de charbon, cette fois.

Le fer, le charbon... Est-ce à cause de ces deux éléments que j'entrai après quelques années, dans une fabrique de fourneaux à air chaud (chauffage central) à Akron (Ohio) ? Encore quelques années, et j'inventa un calorifère. Je m'installe alors à Holland (Michigan), ainsi nommé parce que les Hollandais y abondent, et j'y fonde, plus tard, une société avec le mari de l'aînée de mes deux filles, un simple ouvrier.

Aujourd'hui nous faisons huit millions de dollars d'affaires annuelles, affaires mathématiquement croissantes. Deux cent cinquante dépôts. Et nous arrivons seulement dans Chicago ;nous n'avons encore abordé ni New-York, ni les trois quarts des Etats-Unis, ni le Canada.

Ça viendra. Ça vient immanquablement.

D'ores et déjà, notre maison est, dans ce genre, la plus grande du monde.

— Une question indiscrète. On vous dit quasi-milliardaire. Est-ce vrai ?

Il se contente de montrer des certificats de grandes banques et de l'Etat américain : « On peut accorder à M. John P. Kolla un crédit sans limite ».

— Et à quoi attribuez-vous cette fortune fantastique ?

—Au rude travail et... à la qualité de mes fourneaux.

— Et ni vous ni votre femme, n'étiez jamais revenus en Europe ?

— Jamais. J'y reviens avec elle, pour voir notre pays, notre village. Si vous saviez comme nous y avons pensé, pendant la guerre surtout.

— Je reviens de Château-Thierry, sur les tombes des soldats américains de Holland. Je retournerai au front. J'irai à Metz pour l'inauguration de la statue du Poilu. Je ne connaissais pas Paris. J'y reviendrai. Demain, je pars pour mon village. En faisant un petit détour. Oui, je veux y parvenir par le tunnel de Fontois. Au sortir de ce tunnel j'apercevrai les endroits où j'ai travaillé la place où je suis né. Il y a quarante ans que je ne les ai pas vus,mais je les reconnaîtrai... »

Bandits et Policiers

Paris, 27 mai. — Ce matin, vers 1 heure, quatre inspecteurs de la police judiciaire, « filant » depuis quelque temps trois individus recherchés pour divers méfaits décidèrent de les appréhender place des Ternes, au moment où ils se disposaient à prendre le métro. Comme les inspecteurs se jetaient sur les trois hommes pour les maîtriser, l'un de ces derniers tira un revolver de sa poche et fit feu. Un des inspecteurs fut atteint. Les trois individus s'enfuirent, tandis que les policiers et des gardiens de la paix s'élançaient à leurs trousses. Des coups de revolver furent tirés sur les fuyards. Deux d'entre eux purent être rejoints. Le troisième, que l'on croit blessé, a pu disparaître. Les deux prisonniers ont été conduits au poste de l'Etoile.

L'état de l'inspecteur blessé est heureusement sans gravité.

Une grève de candidats à Marcq-en-Barœul

Des élections municipales partielles devaient avoir lieu aujourd'hui au Pont de Marcq pour procéder au remplacement des douze conseillers communistes démissionnaires pour la deuxième fois en deux ans.

Le scrutin devra vraisemblablement être remis à une date ultérieure car jusqu'à ce jour, aucune déclaration de candidature n'a été enregistrée. Tous les partis, voire le parti communiste se sont abstenus et nulle réunion publique n'a été tenue.

Cette situation paradoxale risque de se prolonger fort longtemps.

Un monstre marin

Hyères, 27 mai. — Un monstre marin, semblable à celui qui a été trouvé, il y a dix jours, sur le rivage de Grimaud, a été ramené dans des filets de pêcheurs, au port de Saint-Mandrier.

Il a six mètres de long, et sa gueule ouverte mesure un mètre. Il a la peau rugueuse d'un requin et pèse 1.700 kilos environ.

Les Fêtes Lilloises de la Renaissance

LA REINE DES FLEURS

Aux Fêtes de la Renaissance
Mlle Madeleine LAIGLE et ses suivantes
seront somptueusement parées

La plus jolie et délicate Majesté qui soit, Sa Majesté la Reine des Fleurs, Mlle Madeleine Laigle, et sa cour, composée de Mlles Léa Flour et Marie-Louise Lemaître, demoiselles d'honneur, Alice Duberquin et Alice Petithory, bouquetières, seront décidément délicieusement royales, en ce jour du 5 juin, où elles doivent figurer aux grandes fêtes lilloises de la Renaissance.

Depuis hier soir, leurs toilettes de gala sont exposées chez le tapissier d'art, M. Wiart, 79, rue Nationale, et c'est tout simplement un émerveillement pour la foule.

En un cadre composé de bibelots d'art, de tapis précieux, se détachant sur un joli fond vieil or, bleu pastel et argent, entourées de plantes rares prêtées par la maison Mulnard, rue du Faubourg-de-Roubaix à Saint-Maurice, et de fleurs précieuses, horthensias et anthuriums, fournies par la maison Delesalle, rue Nationale, les parures royales de la « Fée aux Fleurs », comme on l'appelle déjà, et de ses suivantes, se détachent en vigueur, en beauté somptueuse.

Le coup d'œil est ravissant au possible et il semble vraiment que toutes les petites fées du chiffon, nos midinettes lilloises, aient tenu à honneur de parer somptueusement leur sœur qui de sa baguette souveraine, fait éclore symboliquement les roses et les lilas chers au cœur de Jenny l'ouvrière.

La robe et le manteau royal

Voici d'abord la robe et le manteau royal que portera Mlle Madeleine Laigle.

On peut s'en convaincre : point n'est besoin de s'adresser à Paris pour se parer de merveilles où le bon goût français s'affirme avec éclat. A Lille, nos maisons de coutures font aussi bien, et les adorables toilettes créées par les maisons « Boka », rue Grande-Chaussée; Pierre Marchal, 38, rue Esquermoise; « The Fashionable », 89, boulevard de la Liberté; « La Compagnie Française », 52, rue de Paris; les « Galeries Lilloises », rue Nationale, et J. Esclovier rue de Paris, 215, sont là pour le prouver.

La robe de la « Reine des Fleurs » est en crêpe satin rose pastel d'une fraîcheur de ton incomparable. Elle est parsemée d'un semis de roses d'or, stylisées avec un goût exquis. Ces roses prennent à la ceinture et forment semis sur le devant. Aux manches, deux longues retombées allant jusque terre, de crêpe georgette rose, d'un ton un peu plus vif que celui de la robe. Des semis de roses d'or donnent une richesse de plus à cette envolée diaphane et comme irréelle. Une traîne royale bordée et semée de motifs d'or, complète cette toilette prestigieuse qui fera valoir la beauté brune et si distinguée de Mlle Madeleine Laigle. A M. Babé, directeur de la maison Boka, qui conçut cette toilette si artistique, nos félicitations.

A côté de la robe que portera la jolie souveraine, se trouve le manteau royal. Il a été offert gracieusement et créé tout spécialement par la maison Pierre Marchal, 38, rue Esquermoise. Figurez-vous un flot somptueux de velours de soie bleu de roi, s'harmonisant comme ton avec le rose de la robe royale, bordé d'hermine, et parsemé d'un semis de roses d'or non stylisées, cette fois. Dans le bas, une guirlande or, d'une légèreté délicieuse, formée de motifs décoratifs empruntés aux fleurs les plus délicates.

Aux pieds de ces deux chefs-d'œuvre de la couture dont se peut enorgueillir notre art régional, on a placé deux larges étiquettes avec ces motions : Robe de la maison Boka, offerte par le « Réveil du Nord », manteau royal de la maison Marchal, créé et offert par cette maison.

Les parures des demoiselles d'honneur

Les toilettes des demoiselles d'honneur, celles des bouquetières sont également réussies.

Mlle Léa Flour, — une brune superbe, — se parera d'une toilette créée à son intention par la maison « The Fashionable », boulevard de la Liberté, et qui est, à proprement parler, une délicieuse évocation du «drapé» en usage dans l'antiquité grecque. Elle est en tissu « charmeuse », souple et légère, d'un adorable ton saumoné. Sur le côté, une rose thé, jaune chrôme clair. C'est simple, mais vous dire l'effet artistique produit par cette toilette, est impossible.

Mlle Marie-Louise Lemaître, seconde demoiselle d'honneur, portera une toilette de même genre et de la même étoffe, établie par la « Compagnie Française », 52, rue de Paris, directeur, M. Denayer. Sur le côté, à la ceinture, cette toilette s'agrémente d'une rose orange teintée de rouge. Ce détail, — couleur différente de la fleur, — n'est rien, semble-t-il, il suffit pourtant à différencier cette toilette de la précédente. L'harmonisation des tons s'en trouve modifiée par un emploi différent de la loi des contrastes. Décidément, être couturier, demande des qualités de peintre.

Les deux « bouquetières », Mlles A. Duberquin et A. Petithory, ne sont pas moins bien avantagées en un tout autre genre. Elles ont des toilettes appropriées à leur emploi de « bouquetières » royales. Toutes deux pareilles, sont ces petites merveilles dont l'une est l'œuvre de la maison J. Escloviez, rue de Paris, 215, et dont l'autre a été réalisée par les grands magasins des « Galeries Lilloises », rue Nationale.

Ces deux toilettes, — éminemment « jeunes filles », — sont en taffetas rose thé. A la ceinture court une rangée de petites roses, blanc-rosé, de même à la bordure des manches. Sur le devant, un petit motif de broderie en soie, donne un cachet de suprême grâce à ces jolies toilettes, ajoyantes. Les bas et souliers de la maison Leconte, rue Neuve, figurent aussi en cette exposition.

Toutes les toilettes sont offertes en gage de sympathie par la direction de notre journal. Au milieu des fleurs, en ce cadre luxueux de la maison Wiart, elles apparaissent dans tout leur éclat!... Et pourtant, qui oserait jurer que, portées par notre charmante reine des fleurs et ses demoiselles d'honneur, elles ne nous apparaîtront encore mille fois plus belles, le jour des fêtes de la Renaissance. — V. B.

La Participation de la Colonie Belge

Dans le cortège des fêtes lilloises de la Renaissance, figurera en bonne place le groupe de la colonie belge, dont le président est M. Luc Bisman.

Cette colonie comporte notamment : le Groupe économique, la Fédération nationale des anciens combattants belges, la Solidarité belge, les Tournaisiens sont là ! l'Union fait la Force.

Le char édifié par ces groupements, personnifiera l'amitié franco-belge. Il aura la forme d'une autel, sur lequel prendront place deux personnes figurant la France et la Belgique, à qui d'autres personnages rendront hommage.

Ce char comprendra également des torchères, des brûle-parfums et aura des carquouches, sur lesquelles on verra des figures allégoriques, telles que coqs et lions, emblèmes des deux pays aimés. Il aura six mètres de longueur sur 3 m. 40 de large.

En outre, une quarantaine de sociétés belges représentées par des délégations, parmi lesquelles de nombreuses sociétés tournaisiennes seront groupées autour du char. Chacune de ces délégations apportera le drapeau de la société représentée.

On sait le goût qu'apportent nos amis les Belges à la confection de leurs bannières, de tailles gigantesques et toujours artistiques, à propos desquelles de véritables concours sont engagés en Belgique.

Ainsi, d'ores et déjà, il est permis de prévoir que nos Alliés prendront aux fêtes lilloises de la Renaissance une part importante. Il convient non seulement de les en féliciter, mais de les remercier chaleureusement.

Les fifres de Saint-Sauveur

Nous allons revoir nos petits fifres de Saint-Sauveur, ceux qui siffièrent si allègrement à la barbe de messieurs les Autrichiens. Le Comité se préoccupe de les ressusciter et nous les verrons aux fêtes de la Renaissance. Ils jouèrent un air célèbre, qui fut reconstitué pour les fêtes du Centenaire en 1892, rue de Fives, au siège du Comité, nous savons que seize petits fifres dévoués répètent en ce moment. Et ce sera un attrait de plus qui s'ajoutera au groupe des Sainte-Sauveur.

Nous rappelons que le Comité, la Reine de Saint-Sauveur et ses demoiselles d'honneur, doivent se rendre aujourd'hui à Saint-Omer Une représentation en plein air de « La Navarraise », l'œuvre de Massenet, sera donnée par des artistes de l'Opéra, en présence de sa jolie Majesté et de sa suite.

L'amateur d'œuvres d'art est un ancien forçat

La direction des beaux-arts vient d'être avisée par le parquet de la Seine de la découverte à Paris, chez un entrepreneur de travaux publics des régions libérées, d'un certain nombre de panneaux en bois sculpté, représentant des sujets d'art religieux, et paraissant provenir d'églises ou d'établissements religieux des pays qui furent occupés par les Allemands.

Il y a là, entre autres, outre deux très beaux panneaux de l'époque Louis XV,des bas-reliefs représentant un Christ en croix, une Descente de croix ,un sujet de la vie de Saint-Jean-Baptiste, un très beau Christ en chêne sculpté.

A la suite de cette découverte, le brigadier chef Mairrey, de la police judiciaire, s'est rendu dans l'Aisne, à Beaureux, où se trouvait l'entrepreneur possesseur de ces œuvres d'art. Celui-ci, interrogé, déclara qu'il avait acquis les panneaux de deux brocanteurs habitant Saint-Ouen. et qu'il avait trouvé le Christ dans un abri de tranchée près de Rozières. On voulut interroger à leur tour ces brocanteurs. Mais l'un et l'autre étaient morts depuis assez longtemps.

Le parquet de la Seine a chargé M. Lacombiez, juge d'instruction, de poursuivre l'enquête sur cette affaire. Ce magistrat, qui attend le résultat d'une expertise dont le soin va être confié à un inspecteur de la direction des beaux-arts, a déjà découvert que l'entrepreneur des régions libérées, chez qui furent retrouvées les œuvres d'art, est un ancien forçat, huit fois condamné à plusieurs années de prison, puis à 8 ans de travaux forcés, pour vols, escroqueries et cambriolages.

La noyée de Noisy-le-Sec a pu être identifiée

La noyée mystérieuse de la mare de Noisy-le-Sec a été identifiée, hier, par M. Guillaume, commissaire à la police judiciaire. C'est une ménagère, Mme Juliette-Claire Bachelet, née le 11 octobre 1850, à Tillières-sur-Avre (Eure), mariée à M. Pierre Gousselin, demeurant à Paris, 25, rue Bourdon, dans le 13e arrondissement.

L'autopsie, pratiquée à la morgue par le docteur Paul,a nettement établi que la mort de la sexagénaire était purement accidentelle. Le médecin n'a relevé aucune trace de violences, mais seulement quelques ecchymoses pouvant résulter d'une chute, et plusieurs petites plaies superficielles produites, avant la mort, par des fils de fer barbelés.

Mme Gousselin, qui paraissait depuis quelque temps n'avoir plus l'esprit bien équilibré, était partie de son domicile le 21 avril et, depuis, on ne l'avait plus revue.

Son mari, ancien préparateur en pharmacie, étant paralysé depuis trois ans, c'était elle qui, employée dans une grande cordonnerie, le nourrissait. C'était une femme très dévouée, honnête et très sobre.

Dernièrement,la cordonnerie renvoya une partie de son personnel ; elle en eut tant de chagrin, voyant qu'elle ne pourrait plus subvenir aux soins nécessités par son mari et aux besoins du ménage, qu'elle en perdit presque la tête. Une fois déjà, il y a quelque temps, elle était partie à travers champs ,sans savoir où elle allait.

Les survivants de "l'Egypt" ont repris la mer

Brest, 27 mai. — Les 157 matelots survivants de « L'Egypt » ont quitté Brest aujourd'hui à 16 heures sur le paquebot «Macédonia » et du même type que «l'Egypt».

Les consuls d'Angleterre et du Portugal ont assisté à l'embarquement du « Macédonia » qui a fait route sur Bombay.

Tueur a tué

Rouen, 27 mai. — Un drame s'est déroulé en gare d'Auffay. Mme Lesnard, marchande ambulante, 42, rue de la Rade, à Dieppe, qui venait de faire son marché à Auffay, attendait le train qui devait la ramener à son domicile, lorsque brusquement surgit, revolver au poing, un nommé Tueur, âgé de 52 ans, demeurant rue Montigny, à Dieppe. Avant que la marchande ait pu esquisser un mouvement de recul, deux détonations retentirent. Atteinte à la tête et au côté droit, Mme Lesnard s'affaissa sur le quai. Le meurtrier retourna alors son arme sur lui-même et se tira deux balles dans la tête. La mort fut instantanée.

La victime a été transportée dans un état désespéré à l'hôpital de Dieppe. L'enquête a établi que Tueur, après avoir vécu un certain temps avec Mme Lesnard, avait été abandonné par celle-ci et qu'il avait juré de se venger.

Une chemise d'or

On apprend d'Agram que les paysans du district de Backsa ont décidé d'offrir au roi Alexandre une chemise d'or en l'honneur de son mariage avec la princesse Marie. Une vieille coutume nationale veut en effet que le jour de son mariage, le roi des Serbes porte une chemise tissée en fils d'or et d'argent.

La "fiancée" du comte est une aventurière

Elle escroqua beaucoup de gens dont un gendarme et un geôlier

Turin, 27 mai. — Une aventurière se faisait passer, à Gênes, pour la fille du comte Carlo Raggio.

— Mon père, disait-elle, veut me marier avec un baron de Parme. Je ne l'aime pas. J'adore le comte Ghislanzoni et veux l'épouser. Je me suis enfuie avec lui ; mais nous n'avons plus le sou...

Elle escroqua ainsi plusieurs milliers de francs à un M. Pellizoni ; elle soutira même une certaine somme d'argent à un brave maréchal des logis des carabiniers.

Les plaintes affluèrent. La police arrêta l'aventurière et son « fiancé ». Ecroués à la prison de Ponte-Nosso, elle réussit à apitoyer un vieux geôlier, à lui soutirer également de l'argent et, un beau jour, réussit à s'évader. On la recherche.

Un mari assassin a été acquitté

Albert Jolly, marchand de vins à Levallois-Perret, s'aperçut que sa femme le trompait avec son pensionnaire, Imberdis, plus jeune qu'elle.

Des scènes fréquentes troublèrent le ménage. Les époux, même, se séparèrent, puis reprirent la vie commune.

Mais Mme Jolly avait pris goût à l'adultère ; elle ne cessa point de voir son amant.

Le 16 février dernier, Jolly, rentrant chez lui, ne trouva point sa femme. Furieux, il prit un vieux pistolet et trois cartouches et il se posta devant le domicile d'Imberdis.

Peu après, sa femme sortit. Il la querella violemment, puis d'un coup de pistolet, l'abattit à ses pieds.

Le médecin-expert déclara que Jolly peut trouver dans l'alcoolisme une excuse.

Le jury l'a acquitté.

Un paysan a planté son couteau dans le cœur de son fils

Saint-Brieuc, 27 mai. — Le Couédic, cultivateur à Saint-Thelo, près de Loudéac, père de cinq enfants, se prit de querelle avec son fils aîné Jean-Baptiste. Une scène violente suivit. Le fils prit le père par l'épaule. Celui-ci se retourna et frappa son fils d'un coup de couteau, lui perforant le cœur. La mort a été instantanée. Le Couédic affirme avoir porté le coup involontairement. Le parquet est sur les lieux. Le meurtrier a été laissé en liberté provisoire.

Un meurtrier inconnu

Un inconnu voulait hier soir, à Asnières, prendre un train en marche. Il le fit, non sans bousculer ses voisins. Ce fut avec une telle brutalité que Mme Séjaut, 60 ans, 88, boulevard Richard-Wallace, à Puteaux, tomba sur le quai et se fractura le crâne.

La malheureuse décéda peu après.

Il vente et grêle dans le Midi

Montpellier, 27 mai. — Au cours d'un nouvel orage, la grêle s'est abattue sur l'Hérault et dans la plaine d'Uselas.

Le vignoble a subi d'importants dommages. Un vent violent, qui a succédé à l'orage, a causé également d'importants dégâts aux arbres fruitiers et aux sous-cultures.

Des officiers de la Commission interalliée hués en Bavière

Landshut, 27 mai. — Un officier français et un officier italien appartenant à la commission interalliée de Munich et accompagnés d'un officier allemand,s'étaient rendus hier à Landshut pour procéder à une perquisition dans une caserne de police.

La foule s'est aussitôt amassée devant leur automobile et a hué les officiers.

L'officier allemand s'est très correctement comporté en essayant de calmer la foule et de protéger ceux qui l'avait mission d'accompagner. Il a même été passablement houspillé.

La mission a du repartir aussitôt sans avoir rien fait. On croit que la manifestation a été organisée par la police locale.

La "corporation" des mendiants turcs a fixé l'aumône minimum

Constantinople, 27 mai. — Les mendiants de Stamboul se sont groupés en association et se réunissent régulièrement chaque matin sur la place de la Mosquée Bayazid pour discuter le programme de travail de la journée.

Une fois le plan de la journée arrêté, les membres de la corporation se dispersent dans toutes les directions de Stamboul pour s'y livrer à leur fructueuse activité. Par décision admise par tous les adhérents de la corporation, l'aumône au-dessous de 100 paras (15 centimes) est refusée.

FEUILLETON DU 29 MAI. — N° 11

SANG MAUDIT

par ELY MONTCLERC

PREMIÈRE PARTIE

L'animosité... évidente de ma cousine envers moi provient d'une source autrement sérieuse... Je dois l'avoir froissée sans m'en tendre compte.

Ah ! j'en éprouve beaucoup de peine ! Elle est si gentille, si douce, si affectueuse envers les miens... envers moi-même à de certaines heures...

Ce qui fait que la réflextion je me prends à douter qu'elle m'en veuille réellement.

Et, tandis que la plume grinçait hâtive aux doigts du jeune homme, tandis qu'il multipliait les signatures, l'image de Marie-Thérèse passait devant lui.

Elle flottait, vaporeuse, imprécise, au-dessus du bureau d'acajou ; ses longs cheveux dorés l'enveloppaient d'un vêtement de soie blonde, ses paupières bleuâtres, à demi baissées, projetaient une ombre délicate sur ses joues, sa bouche rose se crispait légèrement en une moue d'adorable mélancolie...

Tout à coup Richard tressauta, et, comme inconscient, jeta à travers le silence de la haute pièce cette exclamation :

— J'ai trouvé !

— Ma cousine souffre d'un chagrin profond... et ce chagrin... ce chagrin... c'est l'amour qui le lui donne !

Il s'effraya lui-même d'avoir parlé tout haut, il s'effara ensuite du mot, qu'il venait de prononcer.

— L'amour ? Marie-Thérèse ?

Se peut-il que cette enfant plus blanche d'âme que le plus blanc des lis, connaisse l'amour et ses tourments ? A son âge ?

Pourquoi pas ? Son âge, c'est le printemps, l'instant divin où le cœur s'éveille... Les symptômes observés sont ceux qui décèlent, à n'en pas douter, la peine adorable qu'inflige Eros à ses victimes.

Oui, oui, je n'ai point à chercher davantage : elle aime... elle est éprise de quelqu'un, ma petite cousine... Mais de qui ?...

Laissant là le courrier laborieusement parcouru et signé au milieu du chaos de ses pensées, le fils d'Ijenriette se prit à chercher quel pouvait être celui auquel sans doute, à l'insu d'elle-même, Marie-Thérèse s'était ingénument donnée.

I cherchait... et ne trouvait pas. Car il n'omettait dans sa liste d'amis de la maison Monestrange, d'habituée du salon de sa mère, il n'omettait que lui seul, le pauvre et naïf Richard.

I ne pouvait admettre, surtout après les derniers événements, qu'il fût capable d'inspirer une tendresse quelconque à quiconque, et déjà cependant, son être appartenait pour la vie à cette exquise enfant blonde qui, elle, l'avait adoré depuis qu'elle n'existait pour ainsi dire.

Sa *tendresse infinie* s'était simplement, insensiblement transformée : voilà tout.

A force de réfléchir, Richard en vint à cette conclusion que sa cousine avait changé depuis que la famille Monestrange, installée à Versailles, vivait dans la plus stricte intimité, ne recevant que de rares amis aussi anciens que fidèles.

— C'est cela ! s'avoua le jeune homme, elle souffre parce qu'elle est séparée de celui qu'elle aime... parce qu'elle craint peut-être que l'absence n'efface son souvenir.

Elle a tort, la chère petite, car si celui vers qui vont ses pensées est un honnête homme, un noble cœur, s'il sait comprendre quel trésor possédera l'époux de Marie-Thérèse, nulle crainte qu'il ne laisse échapper ce trésor, qu'il ne cesse d'aimer...

Tiens ! s'interrompit Richard, que m'arrive-t-il ? Ma voix s'altère soudain et je me sens le cœur serré comme sous l'empire d'une angoisse profonde... Est-ce bête ? Dieu me pardonne ! pour un peu je pleurerais !

La perspective de voir un jour prochain s'envoler ce charmant oiseau de paradis qu'est Marie-Thérèse m'est pénible... assurément... Tout ce qui est la joie de notre demeure partira dans les plis de sa robe de mariée, et moi... moi, je n'ai jamais pu m'imaginer jusqu'à ce jour que nous serions séparés.

Heureusement, ma noble Denise restera... Restera-t-elle longtemps ? J'en doute !... Deux fleurs de beauté comme ces enfants éveillent sur leur passage le désir impérieux d'être cueillies. Pour elle, également, le fiancé ne saurait se faire attendre...

Et alors, il me faudra demeurer seul, tout seul, entre mon père qui ne peut se consoler de voir sa chère compagne attaquée aux sources mêmes de la vie, et maman, ma pauvre maman éternellement dolente.

Comme nous serons tristes sans nos deux anges !

Ah ! quelle idée, aussi, d'avoir été songer à cela ? Les malheurs arrivent bien assez tôt sans qu'on les appelle par des craintes prématurées...

Certes non, je ne veux plus y penser !

Mais le propre des amoureux étant l'illogisme, le fils Monestrange n'eut pas plutôt prononcé ces paroles qu'il reprit, tout en mettant son pardessus :

— N'empêche que je confesserai Marie-Thérèse avant qu'il soit longtemps... dans son intérêt. Elle est malheureuse, cela saute aux yeux...

Père ne s'en aperçoit pas, parce qu'il a bien autre chose en tête ; maman n'est plus qu'un reflet du grand esprit dautrefois, et Denise vivant en contact perpétuel avec sa sœur ne peut faire la moindre remarque sur l'état moral de ma cousine.

Je distingue mieux, j'y vois plus clair parce que je suis moins souvent auprès de Marie-Thé.

Oui, je réfléchirai, je chercherai un moyen de l'interroger sans qu'elle s'effarouche... Au besoin, d'ailleurs, je parlerai à Denise de mes soupçons, et ensemble nous combinerons plan dont e but sera — tant pis si la perspective n'est pas pour m'enchanter — elle avant tout ! — dont le but sera le bonheur futur de ma gentille compagne.

Comme le temps passe ! Il y a dix ans déjà que nous vivons côte à côte ! J'avais un peu plus de quinze ans, et elle sept à peine quand ma mère nous amena ses petites cousines toutes menues dans leurs robes de deuil, et me dit :

« — Voilà deux orphelines à consoler, à chérir, mon Richard ; je compte sur toi, n'est-ce pas ? »

Denise : une vraie femme pour la raison et le courage, soutenait la taille de sa cadette qui sanglotait... leurs visages se confondaient...

Les boucles brunes de l'aînée, ses grands yeux de ténèbres, je les revois comme si c'était hier... Elle était de taille avantageuse pour ses dix ans, ma bonne Denise, et si sérieuse, si drôlement grave, prenant si à cœur son rôle d'aînée !...

Je revois également Marie-Thé, fluette et grêle... Elle avait cependant de bonnes joues toutes rondes avec deux jolies taches roses aux pommettes... une peau de satin... un air d'angelot mignard... et des cheveux ! des cheveux invraisemblables, d'une nuance chaude et délicate tout ensemble, comme si leur masse soyeuse eût été tissée avec des rayons de soleil !

Ah ! quels souvenirs exquis dans leur mélancolie que ceux-là ! C'est pourquoi il faut, il faut absolument que je sache le secret de Marie-Thérèse... dussé-je le lui voler !...

Fort de cette résolution, le fils d'Henriette se sentit plus calme.

Il alla au coffre-fort, le ferma soigneusement, changea le chiffre, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire chaque semaine et, l'objet de ses préoccupation se trouvant être sa plus jeune cousine, il choisit naturellement les cinq premières lettres de son prénom.

Cela fait, il entassa du travail dans une grande serviette de maroquin, car le lendemain étant un dimanche, il demeurerait à Versailles jusqu'au lundi matin

Il ferma soigneusement, en outre, ses tiroirs, le cartonnier aux multipes rayons, puis entr'ouvrant la porte du cabinet donnant sur les bureaux, Richard annonça à ses employés qu'il partait.

Au moment de sortir, le jeune homme se rappela soudain qu'il devait monter prendre quelque chose pour sa mère, à l'appartement situé comme on sait à l'étage supérieur.

Posant là, serviette et chapeau, il s'engagea dans l'escalier privé, aisant communiquer les deux étages.

Le luxueux logis de la famille de Monestrange ne devant plus revoir ses hôtes, on avait enlevé déjà la plupart des meubles ; le reste allait disparaître sous peu de jours, car l'appartement venait d'être loué.

Le jeune homme mit quelques minutes à le peine pour faire sa commission.

Chargé d'un minuscule paquet, il redescendit aux bureaux, rentra dans son cabinet pour y reprendre sa serviette, juste au moment où le garçon introduisait, dans la pièce sommairement éclairée, une femme enveloppée de voiles épais.

Richard, dépité de ce contre-temps qui l'allait retarder, ne put s'empêcher d'adresser des reproches au maladroit, si mal stylé, qu'il introduisait n'importe qui chez son maître.

— Voyons, Benoît, vous n'y pensez pas ! Et mon train que je vais manquer grâce à votre sottise !

Vous savez bien cependant que je ne reçois jamais après cinq heures et demie !

— Que monsieur m'excuse ! Cette dame s'est obstinée à prétendre qu'elle avait rendez-vous avec monsieur.

Alors, moi, n'est-ce pas ?...

Ces paroles s'échangeaient à voix basse, tandis que la visiteuse, décidément fort à son aise, jetait autour d'elle, à travers les mailles serrées de son voile, un regard singulièrement aigu.

Benoît écartait les bras en signe d'impuissance, il hochait la tête comme un homme désolé de sa maladresse, mais l'expression finaude de sa face rusée, démentait l'air qu'il essayait de se donner, et le louis tout neuf qu'il sentait dans la poche de son gilet, ce beau louis donné par l'inconnue, lui promettait assez de jouissances pour compenser l'admonestation de son jeune maître

Se retirant l'échine basse, le garçon de bureau regagna l'antichambre, tandis qu'un sourire gouailleur illuminait soudain sa large face camuse.

(A suivre).